

(Suite de la page 5)

L'héroïque Mokrane Aït Mahdi, qui vient de nous quitter, a assisté au passage d'un millier d'hommes EN UNE SEULE NUIT (fin avril 1958). Aït Mahdi réussira à rejoindre la Wilaya III malgré l'énorme dispositif ennemi mis en place pour la bataille de Souk Ahras. Salem Giuilliano et son unité, rescapés de ces combats, resteront une année entière à l'ouest du glacis fortifié, se jouant des chausse-trappes dont il était truffé. Dès lors, une question s'impose : pourquoi Amirouche n'a pas emprunté le passage par le nord-est ? En plus de la réputation détestable de ce glacis, avait-il aussi une prévention bloquante du côté de la Wilaya II depuis que son chef n'a pas voulu assister à la rencontre de Ouled Askar, trois mois auparavant ? Le chemin par la Wilaya II, pour qui veut se rendre dans la région de Souk Ahras, était inévitable. Peut-être bien. L'option de Oued-Souf lui coûtera la vie.

Il veut éviter l'Aurès et passer au sud de la zone 6, de la Wilaya I. Depuis que Aïssi Messaoud et ses émules sont entrés en rébellion, les travées du grand massif chaouia sont devenus périlleuses. Ali Nmer, l'intérimaire de Hadj Lakhdar Abid, est contraint de jouer les diplomates avec les dissidents tant ils sont nombreux, convaincus d'avoir raison et déterminés. Les mots dont ils usent sont des silex. Ils aiguisent les coutelas.

Des vendettas nouvelles apparaissent, gigognes, barbouillées de colères glaçantes. C'est le Berbère, dans sa totale ivresse, somptueux par ses alibis et inquiétant par sa disposition nihiliste à mourir d'entêtement. Tout ce qui exhale un relent de «nidham» est voué à la mort.

Comme le fera Hama Loulou plus tard et comme le fera aussi Hambli avant son coup de folie. Ces hommes qui luttent sur deux fronts (contre l'armée française et contre l'ALN en même temps) ne font aucun quartier. Beaucoup de jeunes maquisards originaires des Wilayas III et IV, membres de compagnies d'acheminement, paieront de leur vie de s'être aventurés là, selon le principe de la loi du plus fort : «Si ce n'est pas toi, c'est ton frère !» Amirouche, depuis la mort de Laghrour et de ses compagnons, et le préjugé favorable dont il a fait bénéficier Mahmoud Chérif, devenu colonel puis membre du CCE, sans posséder le seul titre nobiliaire — sortir de leurs rangs — que reconnaissent les guerriers chaouia, a concentré sur sa personne des montagnes de vindictes. L'itinéraire de l'Aurès lui a semblé, à juste titre, impraticable.

La solution Ahmed Ben Abderrazzak (El Haouès) lui paraît la plus séduisante. Il n'a pas pris en considération la catastrophe que serait pour la révolution la perte de deux

chefs de wilaya, le même jour, en cas de mauvaise rencontre. Il a tenu compte de deux facteurs, essentiels à ses yeux et peut-être même d'un troisième : le signe de bon augure, puisque les deux colonels portent le même patronyme Aït Hamouda, dit Amirouche et Hamouda, dit Si El Haouès. Le premier facteur est d'ordre politique. Il veut se présenter à Tunis avec le renfort d'El Haouès pour augmenter le poids des revendications de «l'intérieur», dont il s'est érigé, dangereusement pour son avenir à la tête de la Wilaya III, chef de file et porte-parole. Pour ce qui est du massacre des maquisards par Mahiouz et les aliénés qui officient à ses

Houari Boumediène, au moment où tombe Amirouche, n'avait pas encore l'envergure qui sera la sienne un an et demi plus tard. Il n'était pas en Tunisie. Il n'était pas partie prenante des petites querelles et des concurrences qui agitaient le GPRA. L'armée des frontières n'existait pas encore en tant que telle. Les grosses unités casernées, pour partie, en territoire tunisien obéissaient toujours à leurs anciens chefs.

côtés, il n'est plus sûr de rien. Malgré les «preuves» dont il a rempli deux sacoches, que les hommes du 6^e para récupéreront lorsqu'il sera tué, il a des appréhensions.

Il soupçonne Ali Kafi d'avoir fait partager son incrédulité au GPRA. Le deuxième facteur est d'ordre pratique : la présence personnelle à ses côtés du chef de la Wilaya VI lui assure, du moins en théorie, les guides qui connaissent les bons raccourcis, les hommes de l'OCFLN qui savent qui est qui dans les contrées qu'on traverse, et les endroits où sont implantés les postes militaires.

El Haouès est censé avoir les relais où tout est préparé pour les accueillir, les voltigeurs pour éclairer la route, et les moyens de communication. Tout cela est excellent, MAIS A CONDITION DE PASSER INAPERÇU ! A travers ces espaces calcinés, la moindre information chausse des bottes de sept lieues. Cette antichambre du Sud est encore soumise à la férule de grands féodaux, bachaghas, caïds, grands de douars, oreilles grandes ouvertes des administrateurs des communes mixtes et des officiers SAS. (Au passage, considérations et respect à tous les caïds, à tous les notables qui sont restés dans l'administration française à la demande de l'ALN et qui ont servi avec abnégation la révolution). Des groupuscules MNA ont survécu aux coups que les unités des Wilaya III, IV et VI leur avaient assénés. Les lunettes d'approche portent jusque dans les lointains, «la vue d'en haut» des redoutables avions d'observation «pipers»

révèlent toutes les aspérités du sol. La moindre guérite surveille des dizaines de kilomètres carrés. La plus petite opération militaire ratisse profond et large.

Le maquisard habitué au couvert protecteur de la forêt ressent une terrible impression de vulnérabilité dans ces territoires du vide. Amirouche, en s'y engageant, s'est dessaisi des atouts qui lui avaient permis de survivre à toutes les offensives des généraux français, aux coups de main du commando noir, à la hargne du capitaine Grazziani exprimée par la rodomontade qui lui coûtera la vie. Le natif de Mondovi, pour qui la guerre d'Algérie était une affaire personnelle,

s'était juré «c'est lui, ou moi !». Il n'a plus l'initiative des itinéraires, des changements de directions, des feintes, du choix des maisons de l'hospitalité, des instruments de la discrétion, de la fermeté morale et du courage à toute épreuve des hommes de l'escorte, de la dotation en munitions des armes collectives, des heures imparties à la progression de nuit, de la longueur des étapes pour ne pas être surpris en rase campagne par le jour, de la présence EFFECTIVE et de la fiabilité des éléments de l'OCFLN chargés de sécuriser le cercle mouvant de la progression, du dispositif à installer d'avance sur la crête au droit du bivouac au cas où... Il s'en est remis aux hasards du chemin et au savoir-faire d'El Haouès. Il va en mourir.

Au matin du 28 mars 1959, les deux colonels sont encerclés. Le combat s'engage, âpre, terrible, disproportionné. Djebel Thameur culmine par deux monstrueuses molaires, l'une est haute de 1248m et l'autre culmine à 1120m. Elles ont, au cœur des siècles, dévoré leurs propres flancs et les ont rejetés en vomissures d'éboulis. Les obus et les bombes les mettent en mouvement. Elles vont broyer leurs proies.

Amirouche et El Haouès ont-ils été trahis ?

Le moudjahid Omar Ramdane, dans une contribution parue dans *El Watan*, le 10 mai 2010, a évoqué les événements qui se sont déroulés autour du djebel Thameur à la

veille du 28 mars 1959. Il écrit en substance : «Nous avions envisagé d'attaquer la garnison de Aïn El Melh..... Pour ce faire, nous avions envoyé deux éclaireurs en civil pour la reconnaissance des lieux. Arrivés au petit village... ils ont vite été repérés par deux harkis. Nos djounoud n'hésitèrent pas à les abattre.... Cette action a pu conduire l'armée française à suspecter la présence d'une unité ALN à djebel Thameur qui est la montagne la plus proche de Aïn El Melh....». Omar Ramdane a dit vrai, et c'est effectivement cette action qui a été l'élément déclenchant du «ratissage» qui permettra à l'armée française d'avoir LE RECOUPEMENT DU RENSEIGNEMENT QU'ELLE AVAIT DEJA CONCERNANT LA PRESENCE DANS LA REGION DE GRANDS CHEFS DE L'ALN et de buter ensuite sur eux. Avant d'aller plus loin, il nous semble utile, pour la clarification de cette question du piège où serait tombé Amirouche, d'évoquer l'éventualité d'une implication de Houari Boumediène et de Boussouf dans «le complot» dont le but serait d'empêcher le chef de la Wilaya III d'atteindre la Tunisie pour «leur demander des comptes sur leur gestion et sur l'abandon de l'intérieur».

Houari Boumediène, au moment où tombe Amirouche, n'avait pas encore l'envergure qui sera la sienne un an et demi plus tard.

Il n'était pas en Tunisie. Il n'était pas partie prenante des petites querelles et des concurrences qui agitaient le GPRA. L'armée des frontières n'existait pas encore en tant que telle. Les grosses unités casernées, pour partie, en territoire tunisien obéissaient toujours à leurs anciens chefs. Pour ce qui est de la base de l'Est à Chouichi Laïssani, Abderramane Bensalem et Zine Nobel (lequel a succédé à Tahar Zbiri et à Moussa Houasnia). La zone V de la Wilaya I relevait de Mahmoud Guennez et ensuite de Lakhdar Belhadj. L'armée «des frontières», structurée en bataillons

«Amirouche est mort, reste à tuer sa légende.» Deux hommes vont s'y employer, Godard et Boumediène. Le premier par la calomnie, le second par le silence.

supérieurement armés, appuyés par des CLZ (compagnies lourdes zonales), disciplinés, obéissant à l'EMG, n'avait pas encore vu le jour. C'est, pour le moins, commettre une grave erreur de chronologie et d'approche que d'en parler, dès mars 1959. Il faut, à notre sens, écarter du dossier «Amirouche trahi», la culpabilité de Houari Boumediène.

Elle est bien improbable. Reste l'éventualité d'une complicité objective de Boussouf avec l'ennemi. Cela, les moudjahidine qui ont connu cette époque sont en mesure

d'avancer des arguments qui contredisent fondamentalement cette thèse. Sans recourir à des jugements de valeur concernant la vraie dimension du patriote Boussouf, disons — et c'est notre conviction — que même si Amirouche avait pu rejoindre la Tunisie, dans une disposition d'esprit belliqueuse, il n'aurait en rien inquiété les trois «B» qui étaient, en 1959, au zénith de leur puissance. Face au triumvirat de fer qui dirigeait, de fait, le GPRA, quels auraient pu être, en Tunisie, les moyens du chef de la Wilaya III ? Comment aurait-il pu démettre des responsables qui ont toujours asséné, en dernier ressort, l'argument imparable du rapport de force ? Ceux qui ont connu Boussouf, Bentobal, et surtout Krim, savent quel était le poids de leur lourde main, lorsqu'elle s'abattait sur quelqu'un.

Amirouche et El Haouès sont donc encerclés dans une région dénudée par des forces considérables. Ils opposent une résistance farouche à leurs assaillants.

Leurs munitions épuisées, leur escorte décimée, ils succombent. L'ennemi pavoise et exhibe les photos des deux martyrs. A travers tous les djebels d'Algérie, une tristesse incommensurable étreint les maquisards. Le siège du ministère des Forces armées algériennes, boulevard Ferhat Hached à Tunis, prend le deuil. Krim est effondré.

Son abattement transpire dans ses paroles et ses attitudes. Autour de lui on s'en rend compte et on l'évite tant son humeur est massacrant. Le GPRA se réunit pour évaluer la situation. Une nouvelle ère commence en Wilaya III. La guerre continue. Un grand quotidien parisien, commentant l'issu du combat du djebel Thameur, écrira : «Amirouche est mort, reste à tuer sa légende.» Deux hommes vont s'y employer, Godard et Boumediène. Le premier par la calomnie, le second par le silence. Faire le silence sur son nom pour l'effacer de la mémoire

re des hommes et l'interdire de tombeau pour l'effacer de la mémoire de la terre.

Lorsqu'on aura tout dit sur Amirouche, le rouge et le noir, on reviendra immanquablement à un constat : le peuple n'a pas attendu les rubans, les palmes, les discours protocolaires et le marbre blanc, ces dérisoires hochets qui seront agités lorsque son corps sera retrouvé, pour lui décerner le seul honneur qui vaille : l'adulation. Il n'y a pas plus grande consécration. Il n'y a pas plus belle absolution.

M. M.